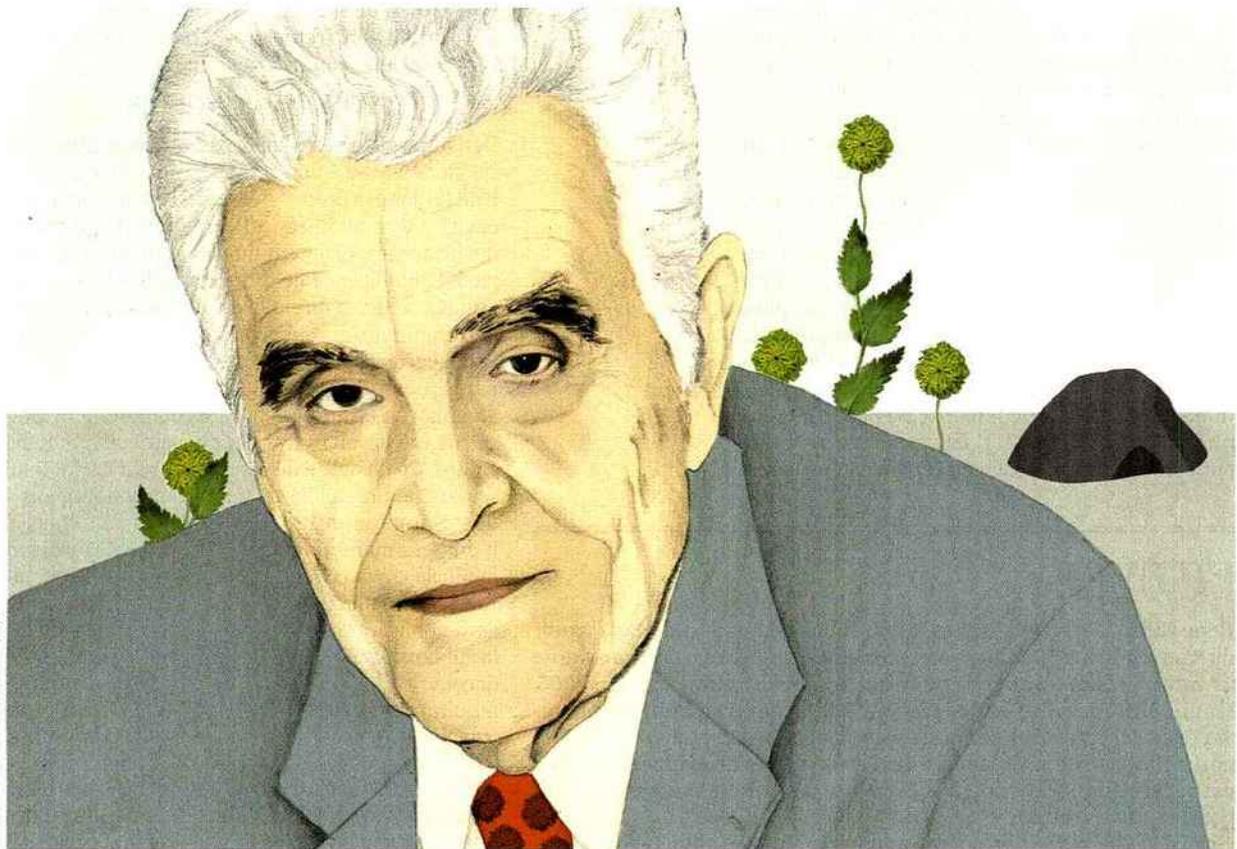


# DÉBATS



PORTRAIT D'ARRÊTS PHOTO BALTTEL/SIPA

TÉMOIGNAGE

## UN COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE

*Le philosophe Benoît Chantre se souvient pour "l'Obs" des jours précieux passés avec René Girard, rappelle les découvertes de l'auteur de "la Violence et le Sacré", et évoque les doutes qui habitaient le penseur*

PAR BENOÎT CHANTRE ILLUSTRATIONS DELPHINE LEBOURGEOIS

L'OBS/N°2662-12/11/2015



**R**ené Girard nous a quittés le mercredi 4 novembre dernier. L'émotion nous submerge, bien sûr. Car avec lui, c'est non seulement l'ami cher, mais aussi l'une des dernières grandes figures de la pensée française qui s'en va. Je ne ferai pas ici une nouvelle nécrologie. Beaucoup lui ont rendu, depuis quelques jours, des hommages émouvants et documentés. Les très nombreux messages qui arrivent de tous les pays prouvent à quel point cet Avignonnais américain de 91 ans était connu, et cher au cœur des gens les plus divers : économistes, théologiens, écrivains, artistes, philosophes, politiques, athées ou non, savants et autodidactes, académiciens aussi. Il parlait une langue simple, mais sa pensée fut l'une des plus audacieuses de son temps. Il croyait dur à sa théorie, et parfois n'y croyait plus, donnant l'impression de vouloir tout reprendre, comme on attaque une montagne par un autre versant. René Girard était libre. On le disait dogmatique. C'était mal le connaître. Ses concepts lui tinrent lieu de cuirasse. Il laissa, certes, un « système Girard » se mettre en place, de livres en livres,

d'entretiens en entretiens, comme un vent d'automne fait apparaître, en lieu du feuillage mouvant et bruisant, des branches anguleuses : « désir triangulaire », « mécanisme victimaire », « déconstruction de la mythologie », et *last but not least*, « montée aux extrêmes », un engrenage terrible et fatal. Mais c'était un théâtre de marionnettes, formidable appareil théorique, mais aussi outil rhétorique, le tout si bien monté que beaucoup crurent avoir lu Lévi-Strauss ou Freud, Proust ou Frazer aux seuls verres de cette lanterne magique.

### “VOYOU BOURGEOIS”

Dans un après-guerre hanté par le démon de la théorie, René Girard « fit le job » avec un brio inégalé. Il bâtit lui aussi sa propre théorie, en lecteur infatigable et en rat de bibliothèque. De théoricien littéraire, il devint anthropologue avant de s'improviser théologien. L'intelligence de tout cela était telle que des milliers de livres furent broyés dans ce moulin, qui perdirent leur dureté, leur caractère emprunté et leur fallacieuse autorité d'être mêlés à d'autres, comparés, compactés. Beaucoup crurent connaître Stendhal ou Proust, Malinowski ou Lorenz, Shakespeare même, qu'ils n'avaient lus qu'à travers René Girard. Ce chartiste détestant les archives fut à lui seul un homme-bibliothèque. « Voyou bourgeois » de son propre aveu, très souvent renvoyé du collège, il dut à sa mère lettrée, qui l'éleva dans la maison familiale, d'avoir découvert la comtesse de Ségur ou Alessandro Manzoni, et à son père conservateur de l'avoir obligé, à chaque renvoi du lycée, à rester dans la Bibliothèque du musée Calvet d'Avignon, où il découvrit « A la recherche du temps perdu », qui ne le quitta plus. Nous sommes dans son œuvre comme il fut dans ses bibliothèques successives : démystifiés, libérés de tous les tics scolaires et universitaires, copains de Flaubert ou de Virginia Woolf. René Girard nous a entraînés, et nous entraîne encore, dès que nous rouvrons son grand roman, dans leur conversation familière. Ce professeur qui n'aimait pas les universitaires nous a décomplexés. A un tempérament comme le sien, il fallait des paradoxes en chaîne, et il les aligna : le grand large et les cabines de paquebot, le temps infini de l'évolution et l'espace confiné des salles de lecture, la liberté américaine et l'univers des campus où les futurs prix Nobel sont jugés par des fils à papa. Il adopta sans hésiter cette vie contrastée. La présence à ses côtés d'une femme admirable (saluée par Michel Serres sous la Coupole) le protégea de la violence ambiante. C'était au temps du maccarthysme, où un mot de trop, un geste malheureux broyait l'étranger nécessairement communiste. Mais René Girard était discret, presque invisible. Ce non-violent fondamental passa sa vie à travers les gouttes.

Je lui dois cette liberté, découverte dans ses livres, quand j'avais 16 et 18 ans, redécouverte à ses côtés, quand nous avons travaillé ensemble. Il fut d'une fidélité sans faille. Me sentant disponible, il me proposa de mener avec lui sa dernière bataille.

## L'ŒUVRE

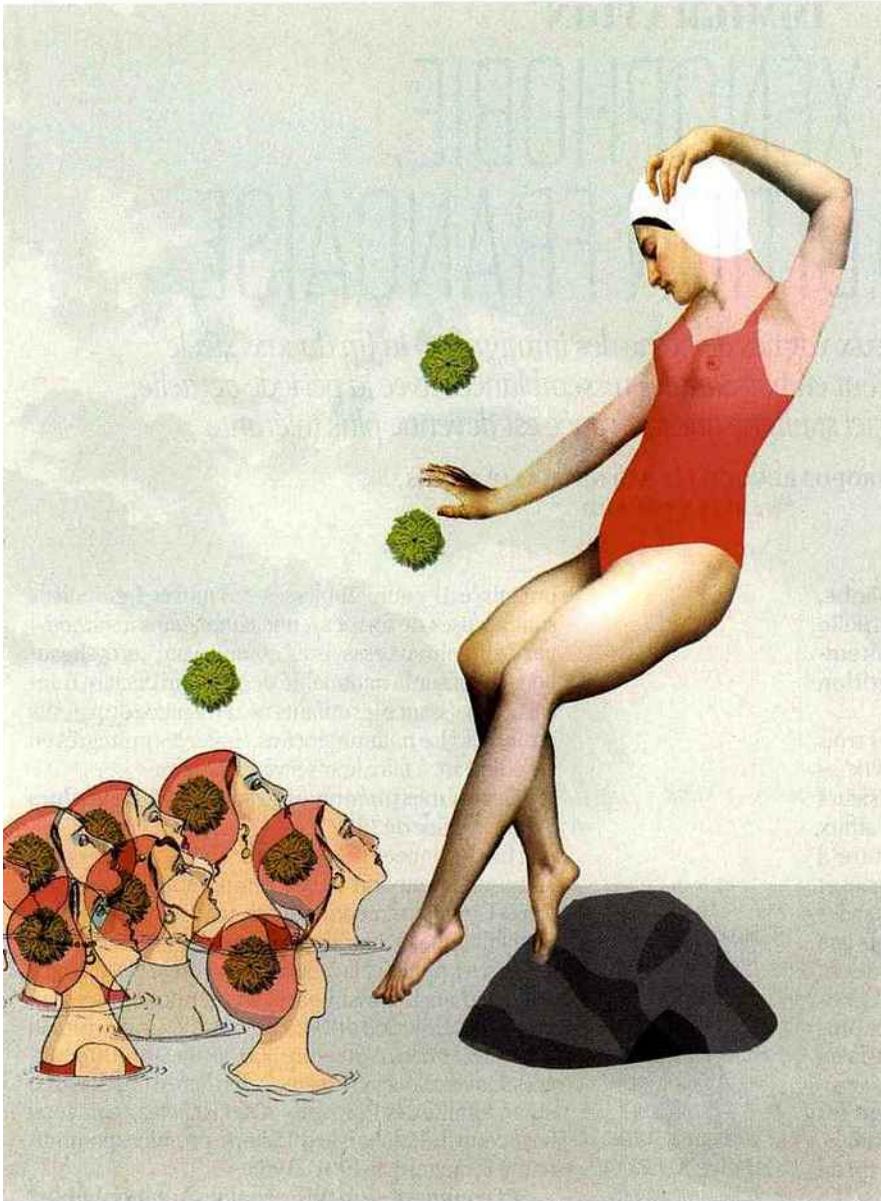
**René Girard, né en Avignon le 25 décembre 1923 et décédé dans la nuit du 4 novembre 2015, était professeur émérite de littérature comparée à l'université Stanford, et membre de l'Académie française depuis 2005. Il était l'inventeur de la théorie mimétique qui, à partir de la découverte du caractère mimétique du désir, jeta les bases d'une nouvelle anthropologie de la violence. Pour résumer très brièvement, le désir est pathologique ; chacun désire ce que désirent les autres ; d'où les conflits récurrents.**

**Girard se définissait lui-même comme un anthropologue de la violence et du religieux.**

**Son premier livre, « Mensonge romantique et vérité romanesque », publié en 1961, mettait au jour les ressorts du « désir triangulaire », à travers une approche de grandes œuvres littéraires (de Cervantès à Proust). Ses intuitions sur le désir mimétique lui permirent d'élaborer une anthropologie comparée des grandes formes du religieux archaïque : la question du sacrifice fit ainsi l'objet de son second livre, « la Violence et le sacré », publié en 1972.**

**René Girard entreprit ensuite de récapituler les grands acquis de sa recherche dans « Des choses cachées depuis la fondation du monde » (recherches avec Jean-Michel Oughourlian et Guy Lefort), en 1978, où il évoquait pour la première fois l'importance des textes bibliques et chrétiens. Ces derniers firent l'objet de plusieurs autres livres : « le Bouc émissaire » (1982), « la Route antique des hommes pervers » (1985), « Je vois Satan tomber comme l'éclair » (1999), tous édités par Grasset.**

**René Girard ouvrit enfin en 2007 une dernière étape de son travail avec « Achever Clausewitz. Entretiens avec Benoît Chantre » (Champs-Flammarion), où il montra que la théorie mimétique pouvait devenir une clé décisive pour interpréter les phénomènes de la violence contemporaine.**



Nous avons ouvert ensemble, de 2005 à 2007, une archive effrayante, qui va de Valmy à Hiroshima. Mais en ne lisant qu'un seul livre, huit heures par jour, dans sa version originale et sa traduction française, chapitre après chapitre : le « Vom Kriege » de Carl von Clausewitz. Soit

plus de 1500 pages d'entretiens. Je compris alors son génie mimétique. Une fois immergé dans un texte, René Girard devenait l'auteur avec lequel il se battait. La lecture était pour lui une guerre, un duel où les adversaires risquent toujours de devenir les mêmes. C'est un risque à courir. Les jaloux y perdent leurs ailes, mais les génies s'y font des

#### BENOÎT CHANTRE,

né en 1963, est docteur ès lettres et éditeur. Président de l'Association Recherches mimétiques ([www.rene-girard.fr](http://www.rene-girard.fr)), il est *fellows* de la fondation Imitatio de San Francisco et membre associé du Centre international d'études de la philosophie française contemporaine (CIEPFC-ENS Rue d'Ulm). Auteur de plusieurs livres d'entretiens (« Achever Clausewitz » avec René Girard, « le Choix de Pascal » avec Jacques Julliard, « la Divine Comédie » avec Philippe Sollers), il a publié en 2014 « Péguy point final » (Félin).

frères. Il m'est ainsi arrivé de sentir, dans l'une de ces belles soirées californiennes – où l'on entend aboyer les coyotes dans l'odeur des eucalyptus – la présence paisible d'un général prussien, assis à nos côtés. Ce n'était pas une affaire de concepts, mais de présence réelle ou de résurrection. René Girard fut ce médiateur ou ce chaman. Je vois encore frémir ses narines quand le texte, selon lui, disait tout autre chose que ce que certains avaient voulu lui faire dire. Nous étions alors à Berlin, entre 1820 et 1830.

#### “ACHEVER CLAUSEWITZ”

Mais c'était déjà presque trop tard. Je découvrais un colosse aux pieds d'argile. La promotion de ce livre, « Achever Clausewitz », fut magnifique, son accueil passionnant : point d'orgue et point final de son œuvre. Mais René Girard s'effondra après cette dernière bataille, un matin de janvier 2010. Je revins le voir très vite. Nous avons recommencé à travailler, pour continuer son grand roman autobiographique. Les livres se sont accumulés sur la table de la salle à manger. Nous parlions à nouveau beaucoup. Mais les visiteurs du soir ne venaient plus. La bibliothèque s'était tue. Les amis heureusement continuaient de sonner. Nous avons passé des soirées heureuses, avec Marthe, son épouse, et Michel Serres, renard logeant toujours chez l'ami sanglier. Nous avons nos rituels domestiques. Et les visites continuaient au 705, Frenchman's Road. Rarement homme fut à ce point aimé et accompagné, couvé par ses proches. Je me souviens du passage de notre ami Sandor Goodhart, en mars 2013, et de cette bouteille de champagne que René Girard nous fit ouvrir, à notre grande surprise, après un après-midi passé à parler d'Avignon, de son petit village en Auvergne et de Jean-Henri Fabre disséquant les cigales. Mais plus un mot de Lévi-Strauss ou de Freud, de Joseph de Maistre ou de Tocqueville ; les autres personnages aussi, Œdipe, Abraham, Jules César ou le baron de Charlus s'étaient dissipés comme des songes. La théorie ne « donnait » plus. Je revins souvent lui parler de la France. La joie de nous revoir était la même, comme pour

moi le plaisir de lancer des discussions dont je connaissais la fin, ne serait-ce que pour voir s'éveiller son visage et entendre son rire. Prospéro avait brisé sa baguette. Le paysage de l'enfance restait intact. Nous nous y sommes souvent promenés ensemble. Il y était toujours, et il y est encore, en pensée. □